

Prix Indianocéanie 2018 organisé par



COMMISSION DE
L'OcéAN INDIEN



DÉPARTEMENT
DE LA
Réunion

en partenariat avec



ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

avec le soutien de



BlueSky

LE JUMENTEAU

JEAN-PIERRE HAGA ANDRIAMAMPANDRY

Lauréat du Prix Indianocéanie 2018

Ce roman de Jean-Pierre Haga Andriamampandry est une œuvre originale et inédite publiée dans le cadre de l'appel à écritures du Prix Indianocéanie 2018 organisé par la Commission de l'océan Indien et le Conseil départemental de La Réunion en partenariat avec l'Organisation internationale de la Francophonie et avec le soutien de l'agence BlueSky. Parmi une soixantaine de manuscrits, *Le jumeau* a été désigné lauréat du Prix Indianocéanie par un jury indépendant composé d'écrivains et professionnels du livre des États membres de la Commission de l'océan Indien.

Avis de non-responsabilité

Ce roman est une fiction. Toute ressemblance ou similitude avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite. Les organisateurs du Prix Indianocéanie ne sauraient être tenus pour responsables des idées ou opinions exprimées dans ce récit.

© Jean-Pierre Haga Andriamampandry et Commission de l'océan Indien, 2018

Édité par les Éditions VIZAVI

3, rue Nahaboo Solim, Port-Louis, Ile Maurice - www.vizavi.mu

Illustration de couverture : Shirley Chan pour la Commission de l'océan Indien

Imprimé à l'Ile Maurice

ISBN 978 99949 49 15 1



TABLE DES MATIÈRES

Une naissance dramatique	13
Rafotsy	23
Dahalo	43
Zandry	49
Le Chef Gobs	67
Faux-semblants	79
Rafotsy « le retour »	87
Préparatifs de guerre	97
L'attaque d'Ambalabe	113
Le retour du héros	119

*« Forêt bruissante de silence,
Forêt où s'est éloigné l'oiseau à prendre au piège,
l'oiseau à prendre au piège qu'on fera chanter
ou qu'on fera pleurer »*

Jean-Joseph Rabearivelo

Aux temps anciens, il arrivait que les tribus se fassent la guerre, se livrent à des batailles meurtrières.

Sur la côte est de Madagascar, il était un village habité par un peuple pacifique. Il évitait les affrontements autant que possible, recherchant la prospérité et la quiétude. Lorsque des voisins belliqueux attaquaient leur village, ils se contentaient de se barricader. Si les assaillants étaient trop nombreux, ils se cachaient alors dans les forêts, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs biens, évidemment, mais aussi et surtout leurs enfants.

Après l'attaque du village et sa destruction, ils revenaient et le rebâtissaient rapidement. Dans ces régions fréquemment frappées par les cyclones venant de l'océan Indien, les cases étaient érigées en sachant bien qu'elles pouvaient être rasées par la violence des éléments.

Face aux assauts des rafales d'été, la nécessité avait poussé ces villages, pour la construction, à élever l'éphémère en art de vivre. Après les vents, comme après le feu, la vie savait reprendre ses droits.

Un jour, prévenus de l'imminence d'une attaque d'envergure, ils se réfugièrent dans la forêt. Ils la connaissaient parfaitement ; il aurait été vain et dangereux de chercher à les y poursuivre. Éloignés du village, ils s'arrêtèrent pour se reposer.

Tandis que les hommes faisaient le guet, les femmes s'occupaient des enfants. C'est à ce moment que le drame s'annonça. Des cris de désespoir poussés par quelques femmes. Elles venaient de constater que, dans la précipitation de la fuite, un bébé avait été oublié au village. Et ce n'était pas n'importe quel bébé puisqu'il s'agissait de celui du chef, lequel avait des jumeaux.

Au lieu de perdre son temps à trouver les responsables de cet oubli dramatique, le chef prit immédiatement la décision de retourner au village avec quelques hommes. Les attaquants n'y étaient peut-être pas encore arrivés et s'il y avait une chance, même infime, de récupérer l'enfant, il fallait la tenter.

Quelques-uns des membres de la tribu, parmi les plus âgés et les plus sages, suggérèrent que c'était prendre un risque démesuré et insensé. Mais retenir un père qui risquait de perdre un de ses enfants relevait de l'impossible.

Le chef reprit le chemin du village, accompagné d'une demi-douzaine de ses plus fidèles compagnons. Lorsqu'ils en atteignirent les abords, il leur sembla que l'endroit était désert. Rassuré et soulagé, le chef se précipita vers sa maison pour retrouver son enfant.

Hélas, leurs ennemis étaient déjà là. Ils avaient constaté la présence du bébé dans la case la plus grande du village qui devait logiquement être celle du chef. Connaissant la nature humaine et devinant que celui-ci allait revenir, ils s'étaient cachés et lorsqu'il entra dans la grande case, ils les massacrèrent, lui et ses hommes.

Un seul d'entre eux en réchappa. Réussissant à se sortir de l'embuscade, il revint au fort pour informer la tribu de ce qui venait de se passer.

L'épouse du chef qui, de fait, était devenue la nouvelle dirigeante du clan, ne commit pas l'imprudence de revenir pour venger cette mort. Elle entraîna les habitants encore plus loin dans la forêt et lorsqu'ils furent tout à fait en sécurité, elle laissa enfin éclater sa rage et son chagrin.

Égarée par la douleur, elle arriva à la conclusion que si elle avait eu un seul enfant, il n'aurait pas été oublié mais que le fait d'avoir des jumeaux avait entraîné la confusion. Les femmes qui s'occupaient des bébés furent déclarées coupables et durement châtiées, mais elles ne furent pas mises à mort malgré la gravité de leur faute.

Cette punition ne contribua pas à ramener l'enfant et les hommes définitivement perdus. Rien ne l'aurait pu. Devant tout le clan, l'épouse éplorée déclara alors : « Je suis votre reine et je déclare aujourd'hui — que le ciel et les ancêtres m'en soient témoins — que dorénavant toute naissance de jumeaux sera déclarée maudite. Ceux qui auront de tels enfants seront bannis de notre clan, à moins qu'ils n'acceptent de se débarrasser de leur engeance qui risquerait d'attirer le malheur sur nous tous. »

Des siècles passèrent...

La lignée de la reine finit par s'éteindre mais la malédiction qu'elle avait lancée perdura. Le clan s'agrandit et finit, par le jeu des alliances qui se nouaient et se dénouaient au fil du temps, par occuper toute la région s'étendant le long de la côte est de Madagascar, de part et d'autre de l'actuelle ville de Mananjary.

Malgré l'existence d'une administration centrale et de lois interdisant que l'on fasse du mal aux enfants, jumeaux ou pas, la malédiction resta une loi traditionnelle incontournable. Actuellement, certains villages, sous la pression de leurs propres habitants, déclarent barbare cette coutume ancienne et s'en défont mais beaucoup continuent à se débarrasser en douce de leurs enfants jumeaux, de peur d'être exclus de leur communauté.

Le drame des jumeaux de la région de Mananjary émut énormément de monde mais rien n'y fit et la solution trouvée fut de créer des centres pour accueillir les jumeaux abandonnés. Les parents y déposent plus ou moins discrètement leurs jumeaux quand ils ne les abandonnent pas purement et simplement dans la forêt.

UNE NAISSANCE DRAMATIQUE

1

Sur la côte est de Madagascar, entre l’océan et le canal des Pangalanes, la ville de Mananjary est soumise à un climat typiquement tropical. On dit de la région qu’elle a deux saisons distinctes dans l’année : la saison des pluies et la saison pluvieuse. Cette humidité quasi permanente rend la végétation luxuriante. Les arbres qui ont résisté aux cyclones dévastant régulièrement la région sont majestueux. Les autres, plus récents, rivalisent d’exubérance pour rendre les bois toujours plus épais, toujours plus sombres, espérant échapper aux aléas des vents et des tempêtes.

En ce mois de décembre, les mangues et les litchis ornaient les grands arbres qui les portaient comme autant de décorations. La nature semblait anticiper les fêtes qui se préparaient. Les fruits, trop haut placés pour être cueillis, dégageaient un parfum légèrement alcoolisé qui se mêlait à celui des fleurs et des fruits plus jeunes. Les jardins bien entretenus prenaient des allures d’écrin pour les maisons qu’ils ceinturaient, même celles en tôle. En cette saison, la nature semblait plus joyeuse que jamais mais la température était excessivement élevée. Pendant la journée, la chaleur était tellement écrasante que les tireurs de pousse-pousse attendaient à l’ombre, des passants qui se faisaient rares. Mais, à chaque fin d’après-midi ou

presque, la pluie tombait, tiède, drue, généreuse mais brève ; la ville alors se réveillait, sortant de sa torpeur. À ces moments, c'était un plaisir de voir des groupes d'enfants pousser des cris joyeux et courir partout, tout en sautant dans les flaques d'eau. Les enfants possèdent le don magique de savoir s'amuser d'un rien, de transformer des flaques en lacs et l'eau tombant des toits en chutes vertigineuses, vivant leur vie comme une grande aventure. Puis, dès la venue du soir, lorsque le soleil, fatigué d'avoir tapé si fort, se laissait absorber par la nuit, tout redevenait calme, à part les restaurants, les cabarets et les bars toujours fréquentés. Signe que la ville connaissait une certaine prospérité. Avec les années, des quartiers riches étaient apparus, avec leurs maisons modernes illuminant la nuit, leurs rues parcourues par des voitures remplies de jeunes gens à la recherche de plaisirs nocturnes.

À l'autre bout de la ville, dans les quartiers défavorisés, l'ambiance n'était pas la même. Certes, il y avait des bars et des gargotes ouvertes pour les inévitables couche-tard mais, à peine la nuit tombée, la plupart des maisons avaient les volets fermés car les gens qui y vivaient, dînaient et dormaient tôt.

Cette nuit-là, une pluie serrée arrosait la ville. Il était trois heures du matin et tout était calme. La lune, cachée par de lourds nuages, n'arrivait qu'à grand-peine à dispenser une chiche lueur et, sous le grand arbre, c'était l'obscurité la plus totale. Seuls quelques rais de lumière, s'échappant des volets disjoints, laissaient deviner une maison. À l'intérieur de la case en *falafa*, l'unique pièce était éclairée par des bougies. Sur le lit, une femme était en train d'accoucher, assistée par une sage-femme aux gestes sûrs, suggérant habitude et expérience.

Le mari de la femme qui accouchait n'était pas dans la pièce. Il attendait dehors, assis sous la véranda qui entourait la case et fumait cigarette sur cigarette. De temps en temps, il portait à sa bouche le goulot d'une bouteille de rhum. Comme beaucoup d'hommes lorsqu'ils attendent la venue au monde d'un enfant, il était nerveux.

C'est classique, presque un cliché. Mais s'il avait été possible de l'observer plus attentivement, on aurait pu constater qu'il n'était pas seulement nerveux : il avait peur. Cela se lisait dans son regard et se voyait à son attitude. Il jetait fréquemment des coups d'œil vers la porte d'entrée et tendait l'oreille, soucieux de ce qui se passait à l'intérieur. Ce n'était pas tant l'accouchement en soi qui l'inquiétait. Son épouse et lui en étaient à leur troisième enfant et, à chaque fois, la même sage-femme était venue chez eux assister la parturiente. Tout s'était toujours très bien passé. Si l'homme avait peur, c'est qu'il avait remarqué que cette grossesse ne ressemblait pas aux deux précédentes.

Lorsque son épouse avait été enceinte pour la troisième fois, il avait été ravi. Elle mangeait pour deux et se portait comme un charme. Elle n'avait pas ces changements d'humeur inexplicables qu'ont parfois les femmes enceintes. Tout se passait vraiment très bien. Mais vers le sixième mois, le mari avait commencé à s'inquiéter.

La future maman était épanouie mais le père, lui, observait le ventre arrondi de son épouse avec une appréhension chaque jour grandissante. Le ventre avait une taille qu'il trouvait anormale. À l'approche du neuvième mois de grossesse, alors que sa femme dormait, il avait vu le bébé bouger et avait nettement eu l'impression qu'il y avait plus de deux pieds qui poussaient de l'intérieur.

Cela l'avait secoué. Il n'avait rien dit à son épouse mais avait imaginé les pires scénarios : l'enfant serait peut-être difforme, avec un membre en plus. Il revint dans le présent et s'alluma une autre cigarette. Et s'il s'agissait de jumeaux ? Cette pensée l'avait hanté pendant d'interminables semaines. Et ce soir, les cris que poussait sa femme, accompagnés par les encouragements de la sage-femme, lui semblaient plus forts et plus intenses que les fois d'avant mais c'était peut-être dû à son imagination et à ses craintes. Heureusement, songea-t-il, qu'ils avaient pu envoyer leurs deux enfants chez des voisins, le temps de l'accouchement. Quand ils les avaient déposés, il avait expliqué que c'était pour qu'ils ne soient pas effrayés par les cris que leur mère ne manquerait pas de pousser pendant le

travail d'accouchement mais ce n'était pas la vérité. Pas tout à fait. En fait, si sa crainte d'avoir des jumeaux ou un monstre était confirmée, il ne voulait pas que ses deux premiers enfants voient cela. Soudain, de l'intérieur de la maison lui parvinrent les pleurs d'un nouveau-né. Il ferma très fort les yeux et se figea dans l'attente de la suite car ce qu'il craignait par-dessus tout était justement qu'il y ait une suite. Cela ne manqua pas. Il entendit distinctement la sage-femme dire : « Poussez, il y en a un autre ! »

Des jumeaux !

Il eut l'impression de basculer dans un trou noir sans fond. Avoir des jumeaux était la pire des malédictions pour des parents dans cette région. Partout ailleurs à Madagascar, si la pauvreté ne venait pas s'en mêler, la naissance de jumeaux était considérée comme une bénédiction des dieux. Mais pas ici. S'il venait à se savoir que son épouse et lui avaient des jumeaux, ils seraient mis au ban de la communauté et, plus tard, leurs enfants seraient considérés comme des parias. Il est étonnant de voir à quel point une coutume plusieurs fois centenaire et issue d'une légende incertaine peut encore avoir de l'importance. Dans l'actuelle phase d'évolution des sociétés où quasiment tout le monde est connecté par les médias ou les nouvelles technologies, en cette période où rares sont les citoyens pouvant être considérés comme isolés du monde, le respect scrupuleux de cette vieille légende est proprement incroyable. À l'heure où la majorité des humains ne croient plus en rien, il est étonnant de voir qu'il y ait encore des gens persuadés qu'avoir des jumeaux revient à être maudit.

C'est juste fou !

Le second enfant arriva quelques minutes plus tard et la sage-femme ouvrit la porte pour appeler le père.

Tout se passa sans un mot, mais le silence était lourd de signification. Les parents se regardèrent. La femme pleurait, non plus de douleur mais de tristesse. Elle savait ce qui allait suivre. Plus tôt que son mari, elle avait su qu'elle portait des jumeaux mais elle avait soigneusement évité le sujet, en espérant s'être trompée. Maintenant qu'ils étaient

devant l'irréfutable, ils allaient devoir prendre une décision qui ne pouvait manquer d'être douloureuse. Pendant que la mère serrait le premier des nouveau-nés contre son sein, elle refusait ostensiblement de regarder l'autre bébé que la sage-femme emmaillottait. Elle plongea à nouveau son regard dans celui du père qui se contenta de hocher la tête tout en évitant, lui aussi, de regarder le second des jumeaux. Il sortit d'un tiroir une enveloppe remplie de billets de banque, une enveloppe qu'il avait préparée depuis plusieurs semaines, la tendant sans rien dire à la sage-femme. Elle savait ce qu'on attendait d'elle, il n'était pas nécessaire de le préciser, ni même d'en parler.

La femme sortit de la maison avec le bébé et s'en alla dans la nuit, laissant les parents avec un seul nourrisson. Ils n'allaient pas dire qu'ils avaient eu des jumeaux et leur vie ainsi que celle de l'enfant restant prendrait un cours normal. Pas d'exclusion, pas de mépris, juste la vie. Ils avaient conscience de ce que leur décision avait de monstrueux mais ils étaient déjà vaincus par le poids des coutumes au sein de la société dans laquelle ils vivaient, dans laquelle ils allaient devoir continuer malgré tout à vivre.

2

La sage-femme savait quoi faire. Tout d'abord, il lui fallait quitter les lieux au plus vite. La pluie qui continuait à tomber ainsi que l'ombre de la végétation l'aidèrent à passer inaperçue, même aux yeux d'éventuels voisins qui auraient regardé à travers les volets. Elle atteignit rapidement la berge du canal des Pangalanes qu'elle suivit vers le nord pendant quelques kilomètres, avant d'arriver chez elle. Il n'était pas question qu'elle confie l'enfant au centre des jumeaux abandonnés, le CATJA. Cela aurait été la meilleure solution pour l'enfant mais, tôt ou tard, la ressemblance avec le jumeau resté auprès des parents serait remarquée et c'était justement ce qu'il fallait éviter à tout prix. Elle allait donc devoir mettre son mari à contribution, encore une fois. Lorsqu'il vit sa femme entrer dans la maison avec

un bébé sous le bras, Solobe poussa un soupir. Il n'aimait pas ce qu'il allait devoir faire mais la liasse de billets que son épouse venait de déposer sur la table avait de quoi faire disparaître ses scrupules. Mais en a-t-on vraiment quand on manque de tout.

En général, Solobe avait bien peu de scrupules. Lorsque l'occasion se présentait, il n'hésitait pas à se transformer en larron, prompt à voler ou à tricher. Commettre de menus larcins ou des crimes plus graves ne le gênait pas car il estimait avoir des circonstances atténuantes. Il savait que les « non miséreux » pensaient que la pauvreté avait bon dos et que les gens qui faisaient des choses inexcusables en évoquant la misère étaient des lâches. Il le savait car il avait entendu quelqu'un en parler à la radio. Ouais, pensait-il, mais est-ce que les gens de la radio savaient vraiment ce que c'était qu'avoir faim ? Pas seulement faim au niveau de l'estomac mais au niveau de la vie et de l'âme. Bref, que savaient-ils de la non-vie des affamés ? Pour ne rien arranger, tout semblait être fait pour que le manque d'argent devienne aussitôt dramatique. Auparavant, par exemple, à part les sociétés qui avaient des bureaux, seuls quelques privilégiés avaient le téléphone et ceux qui n'en n'avaient pas ne se sentaient pas plus malheureux que ça. Tandis que maintenant, depuis l'apparition des téléphones portables à bas prix, c'est un drame de ne plus avoir de crédit et de ne pas pouvoir s'en payer.

Ne pas avoir les moyens de succomber aux tentations exposées de plus en plus ostensiblement par les publicités rend les gens malheureux. Même les personnes aisées n'étaient pas épargnées. Un jour, il avait entendu parler d'un type riche, à un point indécent, qui s'était suicidé parce qu'il était devenu moins riche. Genre, le gars vivait avec des milliards et s'était retrouvé avec « juste » des millions, alors il s'était tiré une balle dans la tête. Solobe avait trouvé ça ridicule au plus haut point. Si lui s'était retrouvé avec juste un million, il aurait été heureux. Et si le sort avait voulu qu'il perde son million, il ne se serait pas suicidé mais aurait préféré vendre le pistolet et la balle pour continuer à survivre. Sans le travail occasionnel de sa femme,

ils auraient fait partie des vraiment pauvres. Alors, quelles que soient les conditions, le travail ou le sale coup à faire, Solobe ne pouvait se permettre de refuser des billets de banque par liasse. En pensant cela, il avait vaguement conscience qu'il se cherchait des excuses et que la radio avait peut-être raison mais cette pensée passa vite au second plan.

Sans dire un mot, il sortit pour aller mettre à l'eau sa pirogue qu'il avait tirée la veille sur une petite plage de sable noir. C'était une embarcation qu'il avait lui-même taillée dans un tronc d'arbre. Elle n'était pas aussi longue que certaines qui descendaient ou remontaient le canal des Pangalanes mais sa petite taille lui donnait l'avantage de pouvoir emprunter assez loin les petits cours d'eau. Parfait pour aller abandonner un enfant au fin fond de la forêt, là où personne ne risquerait de le trouver.

Il n'était pas question d'attendre le jour. Après avoir mis la pirogue à l'eau, il revint dans la maison pour récupérer le bébé et souffla les bougies avant de sortir. Pour éviter d'être vu, il se dirigea aussi sans lampe de poche. L'utiliser aurait été une erreur de débutant ; entre la contrebande et les différents trafics, d'alcool ou de cannabis auxquels il se livrait, Solobe avait acquis de l'expérience. Se faire discret était pour lui une habitude, presque une nécessité.

Il plaça le bébé dans la pirogue en le cachant sous une bâche, tout en priant les cieux qu'il ne se mette pas à pleurer, encore que, la pluie ayant redoublé d'intensité, le bruit des lourdes gouttes qui venaient frapper les feuilles de la végétation alentour, aurait probablement assourdi les cris. Debout à l'arrière de la pirogue, il se servit d'un bâton long de plusieurs mètres pour propulser la frêle embarcation vers le milieu du canal des Pangalanes. Solobe le connaissait comme sa poche et, malgré l'obscurité, il se dirigea vers sa destination, en évitant le piège des quais flottants qui partaient perpendiculairement de la berge pour atteindre un emplacement plus profond. Sa destination était un petit bras de rivière qui venait se jeter dans le canal des Pangalanes, deux kilomètres plus loin, au nord. L'embarcation effilée fendait l'eau,

laissant derrière elle un sillon régulier aussitôt effacé par la pluie. Il se dépêchait car, malgré le mauvais temps, il distinguait vers l'est une faible lueur. Bien qu'elle ne réussît pas encore à percer l'obscurité de la nuit, elle annonçait déjà l'arrivée prochaine de l'aube. À peine la nuit céderait-elle la place aux premières lueurs du jour que toute une flopée de lève-tôt, des pêcheurs ou des personnes venant prendre de l'eau au fleuve, se rendraient au canal. Solobe tenait à avoir déjà disparu dans son bras de rivière lorsque ce moment arriverait.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il atteignit enfin le cours d'eau qu'il cherchait. En habitué des lieux, il s'approcha de la berge du canal des Pangalanes et manœuvra sa pirogue à travers le labyrinthe des *vys*, plantes aquatiques qui ressemblent plus ou moins à des bananiers et dont les racines immergées servent d'abris aux crocodiles lorsqu'il leur arrive de s'éloigner des rivières qui veinent les forêts.

L'endroit qu'il voulait atteindre se trouvait sur la rive opposée à la ville. Il n'y avait aucune habitation à proximité et quelqu'un qui descendrait le canal pourrait passer sans remarquer le petit cours d'eau qui s'y jetait, les arbres et la flore aquatique masquant sa présence.

Après avoir quitté le canal des Pangalanes et rejoint « son » cours d'eau, Solobe le parcourut sur deux à trois kilomètres. Bien que suffisamment profonde, l'eau cachait des troncs d'arbres abattus par quelqu'ancien cyclone, cela rendant la navigation délicate. Par deux fois, il fut même obligé de descendre de sa pirogue pour la faire passer par-dessus un obstacle impossible à contourner. Il détestait ces moments car l'eau était aussi rouge que le vin à cause de la décomposition de la végétation. La voûte des arbres semblait retenir les odeurs de vase et de pourriture végétale.

De temps à autre, de grosses bulles montaient du fond vaseux et éclataient à la surface, en faisant un bruit gras et humide. La crainte des crocodiles qui étaient nombreux dans ces eaux calmes crispait Solobe qui sentait les cheveux de sa nuque se hérissier, mais il continuait quand même en essayant de se montrer prudent. Pouvaient-ils vraiment l'être quand on se risquait dans l'habitat de monstres qui

pouvaient atteindre quatre mètres de long ?

« Ça va aller, ça va aller. » Solobe répétait ces mots comme s'ils étaient en mesure de le protéger. Il était nerveux mais il savait que la peur qu'il ressentait, la majorité des gens la ressentirait aussi. Par conséquent, quasiment personne ne viendrait dans le coin. Malgré tout, il lui fallait abandonner le bébé le plus loin possible. Il ne devait sous aucun prétexte être trouvé. Sauf par des crocodiles, justement. Mais cela, il préférerait ne pas y penser.

Au bout de quelques heures de navigation, alors que le soleil était déjà haut et qu'il faisait clair même à l'ombre dense des arbres, Solobe trouva enfin ce qu'il cherchait : une minuscule plage de sable blanc sur laquelle il fit échouer sa pirogue. Il en descendit rapidement, prit le bébé qui dormait encore et le déposa sur le sable, à trois ou quatre mètres de l'eau. Puis, tout aussi vite, il remonta dans son embarcation, se servit de son bâton pour la remettre à l'eau et fit demi-tour pour s'en aller sans un regard en arrière.

Ce n'était pas la première fois que Solobe accomplissait cette sale besogne. Les dents serrées, il retourna chez lui, la conscience lourde.

*

Dans leur case, les parents n'avaient d'yeux que pour leur nouveau-né. Celui des deux qui leur restait. Ils discutaient du prénom qu'ils projetaient de lui donner. Dans l'après-midi, ils iraient fièrement le présenter à la famille et aux amis. Cela allait être la fête, une fête bien arrosée d'alcool ! Qui leur ferait oublier cet accouchement cauchemardesque, pour ne plus penser qu'à l'avenir. Ils avaient déjà deux filles et ce bébé était leur premier fils, probablement le seul qu'ils auraient car ils n'envisageaient pas de prendre le risque d'une nouvelle grossesse.

Ce fils unique allait faire leur fierté. « Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas, demanda la femme.

— Non. Nous n'en parlerons plus. Plus jamais. »